

A close-up portrait of Gustave Massiah, an elderly man with a white beard and mustache, looking slightly to the left. The background is dark and out of focus.

“L’avenir est
en Afrique
et il est local.”

Gustave
Massiah

L'homme est posé, paisible. Derrière l'accueil bonhomme et souriant, nous rencontrons une figure historique. Celle des combats de l'altermondialisme. Chez cet homme à l'esprit aussi clair que vif, la constance et la patience semblent se muer en véritable art de vivre. Avec le temps pour allié. Et une vision qui cherche inlassablement les leviers d'un changement appelé équité, solidarité, richesse humaine et respect des cultures. ➤

1938

Naissance au Caire d'un père italien et d'une mère juive de l'Empire ottoman

1956-60

Arrivée en France. Premier engagement politique. Naturalisation française

1967

Membre de la direction nationale du PSU (Parti socialiste unifié)

1989

Participe à l'organisation du premier sommet des sept peuples parmi les plus pauvres

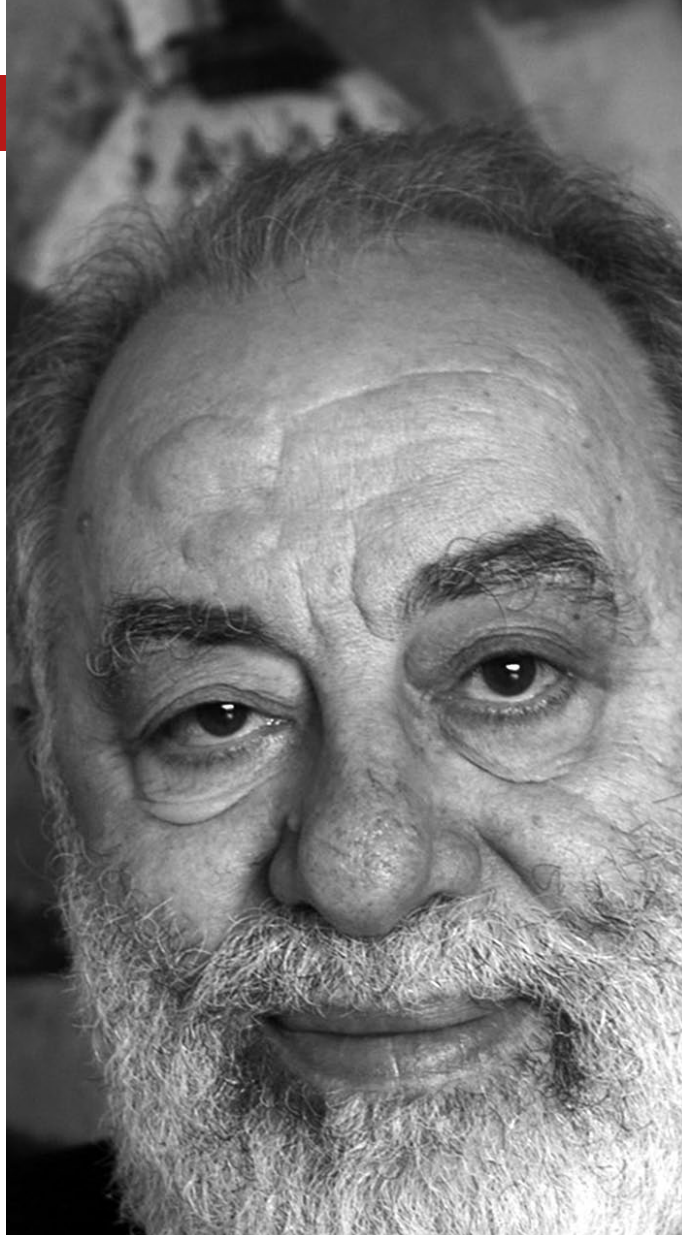
2000

Président du CRID (Centre de Recherche et d'Information pour le Développement)

2003

Vice-président de Attac-France

Nous discutons des heures. Ou plutôt, il m'est donné de l'écouter. Une question suffit pour retracer un pan entier de l'histoire avec ce conteur né. Gus, comme ses amis l'appellent, est d'abord humain, terriblement humain avec ce sourire accueillant, cette voix posée et rassurante, ce verbe clair, précis, dense, cette volonté didactique d'expliquer jusque dans les plus petits détails sa vision politique, ces passages éclairs et redoutables à l'analyse du système, mondial celui-là. Et toujours, cette bienveillance. Le rencontrer, c'est plonger dans la pensée actuelle du développement tout en traversant soixante ans d'histoire de la pensée occidentale liée à cette même notion du développement. L'homme a en effet rencontré Malraux dans sa période "ministre", écrit avec Samir Amin, été en désaccord avec Michel Rocard, lutté contre la guerre du Vietnam aux côtés d'Ousmane Sembène, côtoyé Bettelheim dans ses séminaires. Entre autre... Discret, il ne prend



témoignage



Patrice Yengo, "Comme un bon vin"...

« Témoigner à propos de Gus, c'est comme s'adonner à un exercice d'oenologie. Gus apparaît en effet comme un cru exceptionnel dont il faut savoir distinguer la flaveur des autres sensations gustatives pour pouvoir accéder à l'équilibre de son bouquet à travers son "corps" imposant, opulent et ample, sa vinosité puissante, généreuse mais non moins chaleureuse. On comprend que ses amis n'ont de cesse d'extraire de ce cépage toutes les qualités qu'il recèle. Les circonscrire tiendrait en deux formules qu'il aime employer, au demeurant. La première est attribuée à Gramsci : "Il faut allier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté". Dans un monde où l'horizon du progrès est borné par le cycle des errements et des éternels recommencements, on peut imaginer Gus en Sisyphe. Mais c'est faire fausse route, car dans les batailles inégales qui nous sont imposées et où la défaite est aussi inéluctable que l'enjeu est utopique, seule une foi inébranlable en l'avenir permet de "déplacer les montagnes". C'est ainsi que sa seconde devise est : "Comme ils savaient que c'était impossible, ils l'ont fait". Pour qui sait qu'Africités n'était que l'une de ces nombreuses aventures africaines vouée à l'échec sinon irréalisable, il fallait être Gus et quelques-uns autour de lui, pour "croire qu'effectivement c'était chose impossible" »

**"J'ai été heureux d'être en mouvement
et je le suis toujours."**

“Être radical n'est pas s'exprimer de manière radicale, c'est revenir à la racine des choses et être persuadé qu'il faut des ruptures.”

que rarement le devant de la scène. C'est son action en coulisse, son réseau et, surtout, la vitalité de sa pensée qui le rendent incontournable pour les mouvements qui cherchent encore et toujours à remettre de l'équité, de la justice, dans un monde où les inégalités s'accroissent.

Le pari de la décolonisation

Son engagement est profondément lié au mouvement de décolonisation. Et c'est avec la guerre d'Algérie que débute son action à travers le syndicalisme étudiant. Il lutte pour la paix... « Ce qui me choquait dans la colonisation, c'était la domination et tout ce qu'elle engendrait comme formes de racisme, de xénophobie et de négation des cultures. » C'est l'époque des lectures et des rencontres : Aimé Césaire, Fatou Sow... C'est aussi en 1963, à travers une mission près du

Constantinois (Algérie), la découverte de l'autogestion dans une usine de fabrication de couvertures. Les premières expériences directes du “développement”. « Les premières mesures concrètes prises par le comité d'autogestion avaient été d'augmenter tous les salaires et d'embaucher tous les chômeurs, ce qui a mis l'entreprise en crise... », explique-t-il. Mais sa grande interrogation était bien celle du pari de la décolonisation : « Au cours de cette période de libération, sont arrivés au pouvoir dans différents pays d'Afrique des partis qui n'étaient pas complètement constitués. Qu'allaient alors devenir ces pays, comment allait se construire l'indépendance économique ? » Comment ces États allaient-ils pouvoir concilier une

logique de construction des États liée à l'indépendance et à une construction sociale ? La difficulté étant, comme nous l'a montré l'histoire, que ces deux logiques pouvaient entrer en opposition par la nature même des groupes sociaux qui les soutenaient. La bourgeoisie indépendantiste d'un côté, les ouvriers et paysans de l'autre. Pour lui, l'une des tentatives de certains pays d'Afrique aura été de chercher à concilier, pendant quelques périodes après l'indépendance, ces deux logiques.

La participation populaire

Ce sera ensuite le Sénégal et Dakar où, envoyé par la coopération française, il prépare des commissions destinées à élaborer des



“Nous assistons à un beau retour de l’histoire puisque’une partie de la recomposition des sociétés européennes est liée à l’Afrique à travers les migrants...”



© R.L. CARRERA - FOTOLIA

plans dans quatre domaines : l’industrie, l’infrastructure, l’habitat et l’urbanisme. Il aura l’occasion d’y rencontrer Léopold Senghor en réunion de cabinet interministériel. À cette époque, il est influencé par la pensée du père Lebret autour de la participation populaire. Avec Jacques Bugnicourt, il assiste à l’élaboration d’ENDA dont les quatre axes fondateurs étaient l’environnement, l’aménagement, la participation, la société civile. Il gardera de cette époque cette incroyable capacité à articuler une réflexion intégrant aussi bien les logiques étatiques et géopolitiques que les stratégies urbaines et locales, l’action des quartiers.

Des dérives mafieuses

« Pour moi, raconte-t-il, le grand tournant est celui des années quatre-vingt et la prise de pouvoir progressive des milieux financiers. C’est à cette époque que la Banque mondiale et le FMI définissent la grande orientation dominante à travers les programmes d’ajustement structurel. » Mais de quoi s’agissait-il ? « Ces politiques, poursuit-il, assuraient purement et simplement l’ajustement structurel de chaque société

au marché mondial, et c’est ce dernier qui allait définir la rationalité des choses. En clair, il s’agissait non seulement d’ouvrir les frontières aux capitaux – les investissements devaient dès lors pouvoir aller là où ils voulaient – et, dans le même temps, de s’assurer que les bénéfices puissent être retirés aussi aisément. La conséquence a été une limitation de plus en plus forte des prérogatives des États », conclut-il. « Avec aujourd’hui une collusion de plus en plus marquée – des sommets comme Davos en sont le signe – entre les “élites” politiques et économiques. Pour moi, c’était ouvrir plus grand encore la porte à la corruption. Je ne suis pas le seul à penser cela : Joseph Stiglitz, prix Nobel d’économie, dénonçait la possibilité d’une dérive mafieuse des pouvoirs lorsqu’il était encore vice-président de la Banque mondiale... »

La jeunesse africaine : facteur d’espoir

Et l’Afrique dans tout cela ? L’articulation de la pensée se fait encore une fois entre une analyse systémique globale et une action locale. En 2012, Gus citait Chis-



© DNF-STYLE - FOTOLIA

sano qui avait affirmé que s'il était possible de corrompre les chefs d'Etat et les ministres africains, il serait infiniment moins simple de corrompre les milliers de maires africains. Raison pour laquelle, en parfaite intelligence avec l'organisation des maires africains Cité Gouvernement Locaux d'Afrique (CGLUA), dirigée par Daby Diagne et Jean Pierre long Mbassi, Gustave Massiah – en compagnie d'autres intellectuels – développent une approche partant des territoires. Ils y articulent les niveaux locaux, régionaux, nationaux et internationaux avec un objectif clé : assurer une régu-

lation publique qui permettrait aux Etats Africains de ne plus être les victimes d'un dépeçage en règle de leurs ressources. Les maires chinois quand ils reçoivent CGLUA en Chine, disent aux maires africains que s'ils sont aujourd'hui au centre de tous les regards, ce sera au tour de l'Afrique dans 20 ans. La Chine vieillit, nous disent les maires chinois. L'Afrique, elle, dispose des ressources naturelles et... de sa jeunesse qui lui donne cette énergie si particulière. C'est cette même jeunesse qui permet déjà à l'Afrique d'appréhender l'avenir différemment », enchaîne-t-il. « Nous avons ten-

dance à l'oublier, mais en cinquante ans, l'Afrique est passée, dans chaque pays, d'un nombre infime de diplômés à des dizaines voire des centaines de milliers de diplômés. C'est un énorme facteur de changement et d'espoir. Un mouvement tel que, par exemple, « Y'en a marre » au Sénégal a joué un rôle important dans le départ de Wade et de la démocratisation au Sénégal. L'Afrique est déjà en action et devient progressivement le centre du jeu. L'Occident devra bien l'accepter », nous dit-il en guise de conclusion.

PIERRE BIÉLANDE